

Communication du Père Jacques Bombardier



Séance du 16 décembre 2016



Rashi de Troyes

Introduction

Ce soir je désire vous parler d'un grand maître du Talmud, Rashi de Troyes, dont j'ai fait la connaissance il y a maintenant presque 50 ans, lors d'un de mes séjours d'étude en Israël, durant ma formation. C'est là qu'en même temps que les Pères de l'Église et l'Église d'Orient, j'ai découvert, grâce aux Pères dominicains de la Maison Isaïe dans la Jérusalem juive, la tradition de lecture juive de la partie de l'Écriture que nous avons en commun, et je fus émerveillé par la grande richesse de cette tradition. Il y a deux ans, en allant visiter le centre Rashi de Troyes et, grâce à des amis juifs, la synagogue qui est en face, j'ai pu non pas retrouver les lieux où a vécu le grand talmudiste – il ne reste rien de son temps à Troyes – mais le quartier du Moyen Âge où a vécu la communauté juive de Troyes jusqu'aujourd'hui. Ce quartier – du 15^e siècle – est en cours de restauration, avec l'idée géniale de remplacer le toit actuel de la synagogue qui occupe la surface de la cour, par un toit de verre permettant de voir toutes les magnifiques et anciennes façades de cette même cour. Le projet a abouti, il fut inauguré il y a quelques mois.

A l'occasion de cette visite j'avais rassemblé mes notes sur Rashi... et j'ai ainsi vu que cela pouvait faire une communication, – je pense intéressante ! – sur ce maître.

Rabbi Salomon fils d'Isaac le Français, plus connu sous les noms de Rashi, ou Rabbi Salomo et Salomon de Troyes, est né à Troyes vers 1040 et mort, dans la même ville, le 13 juillet 1105. Il faut sans doute évoquer l'époque de Rashi, la Champagne du 11^e siècle.

La Champagne à cette époque: une Marche^[1]

Depuis le partage de Verdun en 843, la Champagne fait plus ou moins partie du Royaume de France; la frontière suit à peu près la rive de la Meuse, ce qui met la Champagne face à l'Empire germanique... Rashi d'ailleurs, étudiera à Worms et à Mayence.

Le Pays connaît la rivalité entre le roi de France (le règne des Capétiens commence en 987) qui tient beaucoup à ce domaine, et la famille comtale qui défend son fief. Sous Robert de Champagne (956-970), Troyes qui a d'abord appartenu au royaume de Bourgogne tombe dans l'escarcelle de Robert à son mariage en 956; suite à un conflit avec l'évêque, la ville va devenir une ville administrée par des Comtes laïcs à la différence de Châlons et de Reims, gouvernées par les évêques.

Eudes II dit le Champenois (1019-1037), seigneur de Blois, Chartres, Tours et Provins, reçoit le Champenois en 1019, de son cousin Etienne II sans héritier. Ses terres entourent donc le Royaume de France par le Sud et l'Est! Eudes II en hérite à la disgrâce du roi de France Henri 1^{er}. A sa mort les deux territoires sont répartis entre ses deux fils et c'est Thibaud qui reçoit le Champenois en 1037. Mais à la mort d'Etienne, Thibaud 1^{er} réunit le patrimoine complet du comté.

A partir des années 1060, on doit donc distinguer une « Champagne royale » avec les principautés ecclésiastiques de Châlons et de Reims, et une « Champagne comtale » qui regarde vers la Loire et la Bourgogne. Hugues (1093-1125) est le premier des comtes de Champagne à résider à Troyes comme en sa capitale: c'est sous son règne et celui de son fils Thibaud II, que va vivre Rashi et que commenceront à naître les fameuses foires de Champagne, postérieures donc à l'époque de notre maître de Troyes.

La période de la vie de Rashi est un temps d'expansion, comme partout en Europe, expansion lente mais réelle dans la démographie comme dans l'économie. Les forêts sont abattues au profit des terres cultivées, « *la céréaliculture occupe les vallons secs, les troupeau de moutons les savarts^[2] et la vigne les coteaux.* »^[3]

A Troyes, carrefour des routes de Paris, Sens, Auxerre, l'activité marchande fixe des habitants dans de nouveaux quartiers... les étrangers – flamands et italiens – ne seront à Troyes que dans la 2^{ème} partie du 12^è, presque fin du siècle. Mais du temps de Rashi la région est déjà bien active et les juifs y ont leur place: marchands, agriculteurs, vigneron (comme Rashi). « *Les relations entre juifs et chrétiens sont naturelles parce que quotidiennes. Il n'y a pas de séparation légale ou officielle entre les deux communautés* »^[4]. Ils parlent la langue romane de tous, il n'y a pas de ghetto car la réalité du quartier juif n'apparaît qu'au 13^è

siècle et n'est pas clos de murs. « *On observe seulement que se rassemblent à côté de la synagogue les quelques bâtiments d'ordre communautaires : l'école, le miqwé, l'étal du boucher et le four* »^[5]. D'ailleurs, comme le note Patrick Demouy, « *des consultations rabbiniques... nous renseignent sur la participation de certains juifs au rendez-vous d'affaires.* »^[6] La communauté qui est dispersée – une partie en ville, une partie dans des villages –, est organisée et possède son propre tribunal. Les juifs sont bien intégrés et il n'y a pas de trace de pogrom en Champagne ; les mesures plus discriminatoires n'apparaîtront que sous le roi de France Philippe Auguste et Thibaud III de Champagne, à la fin du 12^e siècle. Et la situation sera plus difficile au 13^e siècle.

L'Église qu'a Rashi en face de lui est une Église déjà très réformée sous la conduite énergique du pape Grégoire VII (1073-1085) : ce qu'on appelle la « réforme grégorienne » initiée par Saint-Léon IX de Toul. Les clercs sont instruits, « *l'Église émonde ses branches pourries* » comme dit Demouy^[7]. C'est la réforme des ordres monastiques anciens et c'est la fondation de Cîteaux par Saint-Robert de Molesme qui s'installe dans cette région en 1098. St Bernard, un de ses fils, entendra parler Rashi et prendra la défense des juifs quand des pogroms éclateront en pays germanique... Cette époque est aussi celle de Bruno de Cologne, chef de l'école prestigieuse de Reims, qui fonde les Chartreux en 1084 dans le massif de Chartreuse. Comme le note Demouy, « *c'est dire que ces hommes retirés du monde méditent et récitent plusieurs heures par jour les mêmes textes que le rabbi troyen, l'Ancien Testament et le psalms nourrissant la liturgie des heures. Nous n'avons pas de traces des échanges entre ces grands spirituels*^[2] ». »

D'où viennent les communautés juives de Troyes ?

Il faut sans doute rechercher l'origine du judaïsme champenois dans les communautés juives des pays rhénans. A Cologne et à Trêves, on connaît l'existence de communautés dès le 4^e siècle^[9]. Après le trouble des grandes invasions (4^e - 7^e), des colonies juives se sont installées sur les bords du Rhin (Mayence avant le 10^e siècle, Worms 1050, Spire 1084), de la Moselle (Trêves, Metz) et de la Seine (Troyes). Toutes ces communautés étaient du rite ashkénaze alors que celles du Sud (La Narbonnaise notamment) étaient de rite sépharade. Les liens furent toujours plus forts entre les communautés du Nord-Est de la France et les communautés des pays germaniques. Les commentaires talmudiques sont alors rédigés au sein de ces communautés du Nord-Est de la France, en un araméen truffé d'allemand, de français et de champenois. C'est de cet « embrouillamini là » que Rachi héritera.

Plus tard, les foires de Champagne permettront des échanges entre de nombreuses communautés. Les rabbins juifs créeront alors les premiers synodes où ils pourront confronter leurs problèmes. Ils viendront de toute la France

du Nord, de Paris, du Poitou, de l'Anjou mais aussi de la Rhénanie. C'est à Troyes, lors d'un de ces synodes qu'il est décidé que « *la loi de ton pays est ta loi* ». Cette décision, toujours évidemment appliquée aujourd'hui, a permis aux juifs de s'intégrer dans le monde moderne.

Les décisions concernant la polygamie et le divorce, attribués à Rabbénoù Guerschom seront, elles aussi, prises aux rassemblements de Troyes (12^e siècle). Avec les Foires de Champagne, de nombreux disciples développeront la réputation de l'école troyenne, centre de la pensée juive de l'époque, succédant à l'école du « Califat » (Cordoue, Grenade, Tolède, etc.).

Il est temps maintenant de présenter Rachi.

La vie de Rachi (1040-1105)

Famille

Nous connaissons peu de faits certains de la vie de Rachi. Seule la date de sa mort, le jeudi 13 juillet 1105, est connue avec précision car elle apparaît dans plusieurs manuscrits médiévaux. Un manuscrit du 13^e siècle conservé à la Bibliothèque nationale de France comporte ainsi une partie du texte de la Torah (les trois derniers livres), suivi du commentaire de Rashi. Il se termine par : « *L'illustre rabbi Salomon fils du saint Isaac le Français est mort en l'an 4868, le 29 Tammouz, cinquième jour^[10], à l'âge de 65 ans.* » D'autres manuscrits confirment cette date.

Son père est désigné dans le manuscrit évoqué ci-dessus par le nom « *le saint rabbi Isaac* ». On ignore s'il était un érudit^[11]. En revanche l'oncle maternel de Rashi, Simon l'Ancien, a étudié à Mayence auprès d'un très grand maître du Talmud et de la Torah, Guerschom ben Yehouda, appelé dans la tradition juive *le lumineux de l'exil*^[12].

Nous ne connaissons pas le nom de la mère de Rashi ni celui de sa femme. Mais les noms de ses trois filles nous sont connus. *Il leur enseigna son savoir* dit la tradition juive, – le Moyen Âge a connu beaucoup de femmes érudites. Rashi est quasi contemporain de ces femmes exceptionnelles de très grande culture que sont, par exemple, Jutta de Sponheim (1091-1136) à Mayence et son élève Hildegarde de Bingen (1098-1179) –. Et Hildegarde nous a laissé des ouvrages de médecine, des compositions musicales et des méditations théologiques. « *Il maria ses filles avec ses meilleurs élèves* »^[13] qui reprirent le flambeau de la transmission et du commentaire.

Études et enseignement

Aucun renseignement sur sa première éducation. Enfant, Rashi a dû se distinguer par sa mémoire prodigieuse, – il la gardera toute sa vie – et passe

dans la communauté troyenne pour un maître accompli un peu avant 20 ans, l'âge habituel est 40 ans ! C'est à 15-16 ans qu'il part étudier dans les écoles talmudiques rhénanes. La datation exacte de ce temps d'études est difficile à établir. Elles eurent lieu vraisemblablement entre 1055 et 1070.

Il étudie d'abord six ans à Mayence fondée avant le 10^{ème} siècle on l'a vu, auprès de Rabbi Yaakov ben Yakar. Rashi est fortement influencé par ce sage qu'il nomme « mon vieux Maître », doté d'un caractère modeste et se tenant à l'écart des activités publiques.

Après la mort, en 1064, de Yaakov ben Yakar, il continue un temps ses études à Mayence avec Rabbi Itshaq ben Judah qui dirige alors l'école. Il étudie également avec rabbi David Halévi (« mon Maître ») avec lequel il correspondra après son retour en Champagne.

Puis il quitte Mayence pour aller à Worms attiré par l'extraordinaire qualité du chef de l'école : Itshaq Halévi haQadosh. L'École est à son apogée à la fin du 11^è siècle et attire de nombreux maîtres. Rabbi Itshaq Halévi a une personnalité assez différente du premier maître de Rashi, Yaakov ben Yakar. Non seulement il dirige la yeshiva (école talmudique) de Worms, mais il est aussi le chef de la communauté juive florissante de cette ville et son représentant devant les autorités. Pendant les 3 à 5 ans – on ne sait au juste – que Rashi étudie à Worms, il rencontre un autre étudiant brillant, Salomon ben Samson, qui deviendra le chef de la yeshiva pendant le dernier quart du 11^è siècle. Par la suite, *ces deux sages se sépareront, Rabbi Salomon ben Samson était beaucoup plus conservateur que Rashi. La tension régna entre ces deux maîtres.*

« *Puisque Rashi connaissait l'exégèse biblique chrétienne et le latin, on est amené à penser, écrit Gérold Bönnen, qu'il avait des relations avec l'École cathédrale de Worms qui resta florissante une génération encore après la mort de l'évêque Burchard en 1025. Il y avait certainement des contacts entre l'université juive en pleine expansion et le centre de l'érudition chrétienne dans le voisinage de la cathédrale.* »^[14]

Ces années passées en Allemagne ont permis à Rashi d'étudier dans les plus importants centres d'études talmudiques d'Europe et avec les plus grands maîtres. Mais cette période fut aussi difficile : Rashi connaît des difficultés pour sa subsistance et celle de sa famille : en effet, il est, semble-t-il, déjà marié et père d'au moins une fille.

Avant ses 30 ans, il revient à Troyes et commence son activité littéraire et publique.

Retour à Troyes.

Rashi est formé. Il rentre à Troyes. Durant ses études, il a été mis en contact avec toutes les sources du judaïsme car c'est à son époque que le judaïsme occidental dispose enfin de la majorité des textes fondateurs : Talmud de Babylone, Talmud de Jérusalem et, pour ce qui nous intéresse ici, le corpus des commentaires du Midrach (notamment celui portant sur le Pentateuque et les Cinq Rouleaux). Or, pour les occidentaux que sont les juifs dont la langue vernaculaire est le français ou l'allemand dans leurs variétés régionales, ce corpus n'est pas d'un accès facile. L'hébreu est mal ou pas connu du peuple. Le génie de Rashi aura été précisément de le mettre à la portée de ses contemporains.

Comment ?

Nous sommes là au cœur de son apport : Rashi va « expliquer » les textes du patrimoine spirituel de son peuple. Cela se fait par les fameuses « gloses en français », mais écrites en lettres hébraïques ! - qu'il insère dans le texte et qui sont des indications linguistiques ou grammaticales et des indications de sens, de mise en pratique de la Parole. N'oublions pas que l'étude est pour la mise en pratique de la Parole.

Avec audace, Rashi va développer de plus une lecture littérale du texte : l'habitude depuis bien avant le Christ, est de commenter le texte par de petites histoires – le midrach – qui font comprendre la leçon du texte ... mais en rajoute un peu dans l'allégorie, le commentaire poétique. Rashi revient méthodiquement à une approche littérale du texte biblique, que l'exégèse du midrach avait quelque peu laissée au second plan.

Bien entendu, le travail exégétique de Rashi ne supprime pas l'apport midrachique mais il l'incorpore à une démarche de lecture qui *privilegie le sens littéral* et fait du sens littéral le régulateur du développement midrachique. Cette démarche explique le succès que remportent immédiatement les commentaires du maître de Troyes, qui au bout de deux générations, deviennent l'outil d'accès habituel au texte biblique pour les juifs de France, puis d'Occident. Ses disciples et successeurs vont poursuivre cette démarche tellement méthodiquement qu'on peut parler à leur propos, d'une « école exégétique de France du Nord ».

Car Rashi a fondé à Troyes une école talmudique *qui attire rapidement des élèves de toute l'Europe*. Il vit avec ses élèves. Il se met à la portée du débutant comme de l'érudit. Mais malgré sa renommée, *il refuse de tirer profit de sa charge de rabbin et gagne sa vie comme vigneron*, ainsi qu'il transparaît dans un de ses « responsa »^[15] où il s'excuse de sa brièveté, étant pris par les vendanges. Rashi reste simple et modeste, refusant d'arbitrer les cas qui ne relevaient pas de sa communauté, admettant son ignorance, tant dans ses responsa que dans ses commentaires.

A la fin de sa vie, Rashi sera contrarié par la montée de l'antisémitisme. En 1096, le pape Urbain II (d'origine champenoise : né à Châtillon-sur-Marne, il fut chanoine de Reims) appelle à la 1^{ère} croisade pour répondre à la détresse des chrétiens de Terre Sainte que le sultan persécute violemment et qui commence à détruire les lieux saints chrétiens. Le trajet qui mène en Palestine emprunte les routes commerciales et donc les cités où résident les Juifs. Certains croisés entamèrent dès lors, la lutte contre les infidèles que représentaient à leurs yeux les Juifs. *Mayence et Worms furent le théâtre de pogroms terribles*. Ces centres de la pensée savante juive furent fermés. L'école de Rashi en prit d'autant plus d'importance. Les communautés y avaient été protégées par le comte de Champagne qui admire Rashi, mais pas un jour ne se passe sans que le maître n'entende une mauvaise nouvelle émanant de ses chères communautés rhénanes. Quand Bernard de Clairvaux prêchera la seconde croisade en 1146, il se rendra à Mayence pour condamner la haine antijuive développée par un autre cistercien, le frère Radulf.

Rashi meurt en 1105. Il laisse une dynastie de rabbins influents et de savants. Son petit-fils, Rabbénou Tam, de Ramerupt^[16] deviendra aussi très célèbre. Rashi aura été le fondateur et l'âme du pôle culturel majeur de l'occident juif : Troyes. Il préside aussi à la naissance d'une intense vie spirituelle qui règnera sur la communauté juive de Troyes pendant plus de 2 siècles, en fait jusqu'à la Renaissance, même si les conditions ont changé à la suite du rattachement de la Champagne à la France, à la Guerre de Cent Ans et au déplacement (à partir du 16^e siècle) de la vie intellectuelle et artistique vers la vallée de la Loire, hormis Paris.

Présentation plus précise de son œuvre

Commentateur de l'Écriture

Rashi *aurait eu* l'idée de son commentaire en entendant dans une synagogue un père se tromper en donnant à son fils l'explication du sens simple d'un verset. Il faut dire que lorsque Rashi entreprend son enseignement, l'hébreu n'était plus parlé dans les communautés juives depuis 7 siècles environ, utilisé seulement dans la langue liturgique. Les communautés du Nord de la France ont reçu leurs livres saints des communautés juives du sud de la France au temps de la Lotharingie. Elles ont alors développé une langue et une culture faite de l'hébreu, de l'araméen du talmud et de la langue française de Champagne ou de la langue allemande^[17].

Dans ses textes d'ailleurs, Rashi distingue la « langue Sainte » – l'hébreu biblique, la langue des hommes avant la dispersion de Babel – et la « langue des sages », l'hébreu des livres de commentaires de la Tradition.

Lorsqu'il rencontre un mot hébreu difficile à expliquer en hébreu, il en donne le sens en français de son temps, avec les mots français écrits en lettres hébraïques... comme le faisaient ses confrères du sud qui traduisaient en provençal ou en italien... ou bien quand il veut donner une nuance exacte au mot traduit quand en français il y a plusieurs mots... Parfois ce sont le fruit de rapprochements sonores ! Nous avons ainsi comme un dictionnaire de français de l'époque écrit en hébreu et évoquant la vie et le travail quotidiens. 2 000 références environ. On peut donner quelques exemples : « desanfantez » en Gn 15/2 pour parler d'Abraham qui est sans enfant. « Tortel » en Nb 15/20 pour traduite « gâteau rond ». « wiz » (vis) pour traduire en 2 Rois 1/2 le mot sevhaka qui désigne un escalier en colimaçon^[18]. Rashi nous fournit donc indirectement de précieux renseignements sur la langue française elle-même dans sa première élaboration... et comment ne pas évoquer pour la beauté de cette langue encore balbutiante, Chrétien de Troyes, son presque contemporain, né à Troyes lui aussi vers 1130 et mort entre 1180 et 1190.

Mais Rashi est surtout en commentateur.

Toute sa pratique des gloses ou de la grammaire *a pour but le commentaire pour la mise en pratique dans la vie quotidienne*. Et il a l'idée de réunir dans un commentaire toutes les réponses aux questions qu'un enfant de cinq ans pourrait se poser en restant aussi concis que possible (« une goutte d'encre vaut de l'or »). *Il veut trouver l'explication la plus simple du verset.*

Si la Torah a toujours été commentée, on ne se concentrait jusque-là que sur les commentaires *midrashiques* des versets : lorsqu'une difficulté se présente, que ce soit dans la compréhension textuelle ou contextuelle de la section lue, les maîtres tendent à donner des réponses *indirectes*. Qu'elles soient allégoriques, poétiques, politiques, philosophiques, voire mystiques ; souvent, pour répondre, on extrait un verset de son contexte et ainsi on risque de le dénaturer quelque peu. Le même danger menace le commentaire chrétien : au Moyen Âge, on avait constitué des collections de versets rassemblés par thèmes, coupés de leur contexte. C'est le célèbre livre de Pierre Lombard : « les sentences »^[19].

Cependant, Rashi ne renonce pas aux différents niveaux de lecture traditionnels : ce qu'on appelle les quatre sens de l'écriture – autant en judaïsme qu'en christianisme – : le *pshat* (qui signifie plat donc sens littéral ; il s'agit d'établir le sens premier du texte) *remez* (*allusion* donc sens allégorique), *drash* (*recherche*, sens indirect, homélitique), *sod* (*secret* ou sens ésotérique ou mystique). *Mais il commence toujours par le sens littéral et mesure les possibilités des autres à ce sens littéral pour éviter de « égarements de sens. »*

En commentant le Tanak^[20] et le Talmud, Rashi ne se lance pas dans des discussions savantes, et ne débat pas de questions philosophiques ou

théologiques. *Il veut donner à son lecteur les moyens de comprendre les textes sacrés qu'il lit.* Car pour Israël, il est capital de comprendre un texte qu'on doit mettre en pratique dans le concret quotidien de la vie.

Dans son commentaire, on trouve comme toujours en judaïsme, les opinions des Anciens, des maîtres de la tradition rabbinique : *mais Rashi ne garde de l'immense masse d'informations que ce qui permet de mieux comprendre le texte dans son sens littéral.* Il est clair dans son expression que son recours à la langue du peuple de la Champagne de son temps et à des exemples de la vie courante de son époque permet la compréhension des plus humbles. Rashi ne se prive pas de montrer parfois le caractère erroné de certaines explications ! Emmanuel Levinas fait remarquer que cette recherche de la concision du style mais aussi du traitement des informations est typiquement français !... On pourrait dire aussi atticiste, recourant aux distinctions antiques.

De plus, Rashi n'hésite pas à dire « je ne sais pas ». Il révisera à trois reprises son œuvre colossale. Selon son petit-fils, le Rachbam, il s'apprêtait à le refaire encore peu avant sa mort.

Rayonnement de Rachi

Dans le monde juif

Rashi a une place tout à fait à part parmi les commentateurs : il est LE « Commentateur de la Torah ». Ses commentaires sont considérés comme d'une inspiration divine. Son commentaire édité en marge du texte est typographié à partir d'une semi-cursive italienne, pour différencier le commentaire du corpus du texte biblique, et qui ne tardera pas à être connue sous le nom d'« écriture Rachi ».

Dans le monde chrétien

La lecture chrétienne de la Bible a bénéficié de ce renouveau de Rashi : à une époque où les échanges entre juifs et chrétiens sont particulièrement intenses, les bibliistes chrétiens réalisent l'importance de l'intelligence littérale des Écritures.

Saint Bernard^[21] s'interroge sur la permanence de la Tradition d'Israël et en découvre l'importance ; il respectera Rashi et ses successeurs mais il ne sera pas touché véritablement par le mode de lecture biblique de Rashi.

Presqu'à la même époque que Rashi, des auteurs chrétiens rédigent eux aussi un commentaire complet de la Bible, qu'on appellera plus tard « *la Glose ordinaire* » : le texte biblique est entouré de commentaires disposés tout autour sur la même page, disposition, dit Georges Dahan, « *qui inspirera la présentation imprimée du Talmud et des bibles rabbiniques.* »^[22] Cette glose date du premier tiers du 12^e siècle et a pour auteurs principaux, deux maîtres de Laon, Anselme

et Raoul, et Gilbert l'Universel d'Auxerre. Mais il n'y a pas d'influence de Rashi sur la *Glose*.

En revanche, l'École de Saint-Victor^[23] à Paris – en particulier Hugues de Saint-Victor – partagera le projet de Rashi de revenir au sens littéral en premier, pour renouveler durablement la lecture chrétienne des Écritures et influencer en cela Saint Thomas d'Aquin.

Parmi ces maîtres chrétiens de la fin du 12^e siècle, il faut évoquer la figure de Pierre Comestor^[24] (Pierre le mangeur) : né à Troyes en 1105 – quelques années donc après la mort de Rashi – il se forma d'abord à Troyes et devint chanoine. En 1150, il vint se former à l'École cathédrale de Paris et dirigera cette École de 1164 à 1169. Il meurt en octobre 1179. Il est l'auteur d'un très célèbre manuel – édité vers 1173 – son « *Historia scholastica* » qui deviendra l'un des manuels bibliques de base (en latin) : il s'agit d'une vaste présentation des livres bibliques de la Bible chrétienne, associée à des commentaires tirés d'auteurs très divers, chrétiens et juifs. Pierre Comestor est disciple d'un des grands maîtres de Saint Victor, Hugues, qui appelait à établir la vérité du texte d'après l'hébreu. Il connaît et cite les auteurs juifs et en particulier Rashi. Ce livre va devenir « le » manuel biblique pour tous les étudiants : plus de 800 manuscrits de ce livre existent entre le 12^e et le 16^e siècle ! Des traductions circulent en Allemagne dès 1248 puis en portugais, hollandais, espagnol... en français en 1294.

L'autodafé du Talmud^[25] du Pape Grégoire IX, de 1242 à 1244 après la controverse de Paris, freinera un moment l'influence du rayonnement chrétien de Rashi sans pour autant l'arrêter.

Au 14^e siècle, le franciscain Nicolas de Lyre, l'un des plus grands exégètes du Moyen Âge, citera Rashi – « Ra. Sa. » –, à savoir Rabbi Salomon à chaque page ou presque de son commentaire de l'Ancien Testament appelé *Postilla litteralis super totam Bibliam* (Annotations littérales sur toute la Bible). Pour Nicolas de Lyre, une bonne exégèse littérale est nécessaire avant toute autre interprétation, ce que prônait déjà l'exégèse des ordres mendiants du 13^e siècle.

Martin Luther, lui aussi, sera friand des commentaires de Rashi et il procédera pour son propre compte, à une relecture de l'Ancien Testament à partir des commentaires de Rashi. Une grande partie des commentaires de Rashi sera traduite par les réformateurs allemands^[26].

G. Dahan conclut : « Le commentaire de Rashi... sera utilisé par les chrétiens. Ce ne sont pas seulement les gloses littérales qui apparaissent dans les commentaires latins mais aussi et parfois davantage les commentaires appartenant au texte... A partir du 14^e siècle, la présence de Rashi est

devenue un élément caractéristique de l'exégèse chrétienne. Après une éclipse contemporaine de l'oubli de toute la tradition médiévale dans l'exégèse du 19^e et 20^e siècles, on constate depuis quelques dizaines d'années une nouvelle présence du maître de Troyes dans l'exégèse chrétienne. La descendance de son exégèse apparaît ainsi à la fois juive et chrétienne ! »^[27]



Notes

- [1] Patrick Demouy, *La Champagne au temps de Rachi*, in *la Vie en Champagne*, n°42 2005 p. 13 à 16.
- [2] Le savart désigne en Champagne une sorte de steppe rase qui végète sur un sol calcaire. Ce type d'espace en friche, ou laissé volontairement en jachère peut désigner par extension un jardin mal entretenu. Ce paysage typique des plaines de la Champagne crayeuse tend à disparaître ou a disparu à partir du milieu du XX^e siècle du fait de l'arrivée de l'agriculture productive et de son corollaire la spécialisation dans les cultures industrielles, au détriment de l'élevage notamment ovin. (Wikipédia).
- [3] P. Demouy, *op. cit.*, p. 13.
- [4] Claire Soussen-Max, *Les communautés juives de Troyes et de Champagne*, in *la Vie en Champagne*, n°42, 2005, p. 20.
- [5] *idem*, p. 20.
- [6] p. 14.
- [7] p. 15.
- [8] p. 16.
- [9] On ne sait pas comment elles sont arrivées : soit par le Rhône en montant vers le Rhin, soit d'Italie directement vers les régions germaniques. Voir Roland Graser *Les villes Schum : Spire, Worms, Mayence, les racines rhénanes du judaïsme champenois*, in *la Vie en Champagne*, n°42, 2005, p. 23.
- [10] c'est-à-dire le jeudi.
- [11] Rachi le cite une seule fois dans son commentaire du Talmud sur *Avoda Zara* (« mon père mon maître »), encore qu'il existe un doute sur l'auteur du texte, puisqu'il peut s'agir d'un passage écrit par son petit-fils, le Rashbam, *mon père* désignant alors Rabbi Meïr plutôt que le père de Rachi.
- [12] Il est né à Metz vers 960 et mort à Mayence en 1028. Il enseigne dans une école collégiale où plusieurs maîtres enseignent et dialoguent avec leurs étudiants pour avancer dans le commentaire de la Bible et les décisions juridiques. Il a écrit une

- œuvre impressionnante et il est considéré comme le fondateur de la tradition ashkénaze. Rashi est regardé comme son héritier bien qu'il ne l'ait pas connu.
- [13] Myriam, sa fille aînée, épousa rabbi Judah ben Nathan (le Rivan), qui eut l'honneur d'achever le commentaire du traité talmudique *Makkot* sur lequel travaillait Rachi avant sa mort. Yokheved épousa Meïr ben Samuel, et donna naissance à de nombreux enfants, dont trois commentateurs célèbres qui laissèrent leur trace dans l'histoire : le Rashbam, Rabbénou Tam. Leur fille Hanna écrivit une *responsa* sur les lois de l'allumage des bougies à Shabbat. Elle épousa Samuël ben Simha de Vitry et fut la mère d'Isaac ben Samuel de Dampierre. Rachel épousa et divorça de Rabbi Eliézer ben Shemiah.
- [14] Gerold Bönner, *Rachi à Worms*, in *La vie en Champagne*, n°42, 2005, p. 29.
- [15] Le rabbin est consulté par écrit de toutes les régions de France et de Germanie sur des sujets de fidélité pratique à la Torah et le Maître répond. C'est une *responsa* !
- [16] Ramerupt village ordinaire de l'Aube : une petite maison basse aménagée en lieu de recueillement par une association de hassidim ; un lieu symbolique dans Ramerupt avec sa pierre tombale symbolique, et un cerisier en fleur dans le jardin, et des veilleuses au pied de l'arbre de l'enseignement. A l'intérieur de la maison équipée pour la prière, un arbre généalogique de l'enseignement tossafiste occupe un large mur ; les grands maîtres et leurs élèves, et les élèves des élèves se succèdent et s'élèvent vers le haut. Cet arbre témoigne du rayonnement de l'école française de l'étude et du commentaire talmudique : Jacob ben Meïr dit Rabbénou Tam (1100-1171) qui intronisa Rachi comme le maître à penser précisément de cette Ecole des Tossafistes. Bien établi à Ramerupt, Rabbénou Tam possédait maisons et terres qu'il administrait en même temps qu'il menait l'étude de son école ou Yeshivah qui fut fréquentée par plus de quatre vingt tossafistes. Comme il était d'usage, il subvenait aux besoins de ses étudiants. Il possédait de nombreux manuscrits qui provenaient outre d'Allemagne et du Nord de la France, d'Afrique du Nord et d'Espagne, il les corrigeait et les annotait, il possédait également des manuscrits de Rachi.
- [17] In *Rachi et la langue hébraïque*, Sophie Kessler-Mesguich, in *la Vie en Champagne*, n° 42, 2005, p. 35-37.
- [18] *op. cit.*, p. 34.
- [19] Il est composé de quatre livres et de 182 sentences. Le premier livre (48 sentences) traite de la Divinité (Trinité, prescience, providence, toute-puissance). Le second (44 sentences) de la Création (la matière, la création en six jours, l'homme, le péché, la grâce). Le troisième (40 sentences) traite de l'Incarnation et de la Rédemption (vertus théologiques, lois morales et civiles, commandements, incarnation, rédemption et nature du Christ). Le quatrième (50 sentences) traite des sacrements et des fins dernières (la résurrection, la béatitude future). Ainsi se trouve fixé le plan des études théologiques jusqu'à la Renaissance et au-delà. C'est une compilation d'un grand nombre d'autorités : la Bible et les Pères.

- [20] C'est une manière de désigner la Bible par les 3 lettres qui désignent les 3 parties de la Bible hébraïque : Torah, Prophètes et Ecrits.
- [21] Voir dans *Collectanea Cisterciensia* 2005, 67, p. 102-111 : Joël REGNARD, *ocso Le sens de la permanence du peuple juif pour saint Bernard*.
- [22] G Dahan, *Rachi et l'exégèse biblique au Moyen Âge*, in *La vie en Champagne*, n°42, 2005, p. 40 à 43.
- [23] Saint-Victor est une ancienne abbaye de chanoines réguliers (augustins), fondée au 12^e siècle par Guillaume de Champeaux, archidiacre et directeur (*écolâtre*) de l'école cathédrale de Notre-Dame de Paris. En quelques dizaines d'années Saint-Victor était devenue l'un des centres les plus importants de la vie intellectuelle de l'Occident médiéval, surtout dans le domaine de la théologie et de la philosophie. Son rayonnement perça au travers de maîtres aussi illustres que Hugues, Adam, André, Richard ou Thomas Gallus, explorant de nombreux champs de la connaissance. (Wikipedia).
- [24] Gilbert Dahan, *Les Intellectuels chrétiens et les Juifs au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1990.
- [25] Le Pape découvre par un converti, Donin, que les juifs attachent plus ou au moins autant d'importance au Talmud qu'à la Bible.
- [26] Notamment par Johann-Fridericus Breinhaupt (1639-1713).
- [27] *Op. cit.*, p. 43.